STOCK

Jean Duvignaud

Le Ça perché

LES GRANDS LEADERS

Collection dirigée
par
Claude GLAYMAN

25,22

8° R
76589
(9)

Dans la même collection

Pierre MENDÈS FRANCE : *Choisir* (Conversations avec Jean Bothorel).
Sicco MANSHOLT : *La Crise* (Conversations avec Janine Delaunay).
Jacques DELORS : *Changer* (Conversations avec Claude Glayman).
Nicolas SARKIS : *Le Pétrole à l'heure arabe* (Conversations avec Eric Laurent).
Georges SÉGUY : *Lutter* (Conversations avec Philippe Dominique).
Henri LEFEBVRE : *Le Temps des méprises.*
James MARANGÉ : *De Jules Ferry à Ivan Illich.*

A paraître

La collection « Les Grands Leaders » comprend trois séries :

— *Leaders français*

Claude GRUSON : *Programmer l'espérance* (Conversations avec Philippe Dominique).
Jeannette LAOT : « Conversations avec Dominique Pèlegrin ».
Pierre MAUROY : *Faire* (Conversations avec Franz-Olivier Giesbert).

— *Leaders étrangers*

Olof PALME : « Conversations avec Serge Richard ».
Robert JUNGK : « Conversations avec Daniel Garric ».
Luis ECHEVERRÍA : « Conversations avec Henry Raymont ».
Nahum GOLDMANN : « Conversations avec Léon Abramovicz ».

— *Hommes de pensée*

Maurice NADEAU : « Conversations avec Tibor Tardos ».
Georges BALANDIER : « Conversations avec André Akoun ».
François CHÂTELET : « Conversations avec André Akoun ».

LE ÇA PERCHÉ

DL - 19 5 1976 - 11555

Du même auteur

1947 LE SOMMEIL DE JUILLET, *récit*, Editions Raisons d'être.

1949 QUAND LE SOLEIL SE TAIT, *roman*, Editions Gallimard.

1951 LES IDOLES SACRIFIÉES, *roman*, Editions Gallimard.

1954 BÜCHNER, DRAMATURGE, *essai*, Editions de l'Arche.
LE PIÈGE, *récit*, Editions Gallimard.

1956 MARÉE BASSE, *pièce mise en scène par Roger Blin au théâtre des Noctambules*, Editions Gallimard (1971).

1957 L'OR DE LA RÉPUBLIQUE, *roman*, Editions Gallimard.

1960 LA CHASSE A L'AIGLE, *roman*, Editions Gallimard.
POUR ENTRER DANS LE XXe SIÈCLE, *essai*, Editions Grasset.

1962 ARLAND, *essai*, Editions Gallimard.

1965 SOCIOLOGIE DU THÉÂTRE (LES OMBRES COLLECTIVES), *essai*, Presses universitaires de France.
L'ACTEUR, SOCIOLOGIE DU COMÉDIEN, *essai*, Editions Gallimard.
DURKHEIM, *essai*, Presses universitaires de France.

1966 INTRODUCTION A LA SOCIOLOGIE, *essai*, Editions Gallimard.

1967 SOCIOLOGIE DE L'ART, Presses universitaires de France.

1968 CHEBIKA (MUTATION DANS UN VILLAGE DU MAGHREB), *essai*, Editions Gallimard et Pantheon Book (New York).

1971 L'EMPIRE DU MILIEU, *roman*, Editions Gallimard.

1973 LE LANGAGE PERDU, *essai*, Presses universitaires de France et Pantheon Book (New York).
FÊTES ET CIVILISATIONS, *essai*, Editions Weber.

1975 LA PLANÈTE DES JEUNES (en collaboration avec J.-P. Corbeau), *essai*, Editions Stock.

Scénario tiré de *Chebika* pour *Les Remparts d'argile*, tourné par Jean-Louis Bertuccelli, et pour *Le Grabuge*, tourné par Edouard Luntz.

Avec Paul Virilio, Georges Perec et Jean-Michel Palmier, publication de la revue *Cause commune*, éditée chez Denoël (1972-1974), et, depuis 1975, dans la collection « 10-18 », dirigée par Christian Bourgois.

Jean Duvignaud

Le ça perché

Stock

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

Tous droits réservés pour tous pays.
© 1976, Editions Stock.

Pour Françoise.

1

Regard oblique à travers les choses

La vie individuelle est un « miroir qu'on promène le long des chemins ». Les anecdotes personnelles éclairent une époque...

Longtemps j'ai été rétif à l'usage de la première personne : pour donner un sens à cette « fiction grammaticale », il faut que la vie commune d'une génération et d'une période de l'histoire apparaisse en filigrane.

J'ai procédé avec « les choses qui sont maintenant du passé », comme je l'ai fait pour un village, Chebika : une reconstruction utopique d'un « moi » dispersé.

Voilà, j'ai écrit cette anthropologie de moi-même. Je n'aurais pu y parvenir par les jeux des questions et des réponses. Au fond, la solitude de l'écriture me convient. J'espère rester le « chat qui s'en va tout seul ».

1

Regard oblique à travers les choses

Je sais bien où je suis : dans une grande bâtisse de plusieurs étages que j'explore. La maison est immense, trop grande pour que nous l'habitions, trop vaste pour moi qui dois y chercher mon chemin. Les pièces, démesurées, ouvrent par de hautes fenêtres sur le ciel troublé de nuages verdâtres.

Ces fenêtres sont faites de vitres vertes. En petits carreaux. Il s'agit d'une architecture du siècle de Rousseau. Je le sais, puisque la voix qui m'accompagne me l'a dit et que *Du Contrat social* (un livre jaune et cartonné) figure parmi les questions qui me sont posées. Cela, je le sais d'avance. Je l'ai su bien avant de pénétrer dans la maison.

Cela ne m'aide pas à trouver mon chemin dans les pièces désertes, sans meubles, où s'entassent des livres en piles désordonnées, des livres que je n'ai pas lus encore, mais que je dois résumer avant de les rendre à leur propriétaire. Cela cause une anxiété bizarre, assez agréable. Ce chemin perdu, je vais le retrouver. Mais je n'en suis pas certain. Pourtant, cet immeuble de plusieurs étages a été conçu suivant le plan logique des bâtisses de cette époque...

Un grand escalier occupe le centre de cette maison. La rampe est en ferronnerie contournée, avec des élégances de métal noir, maintenant poussiéreux. Impossible de savoir qui a vécu là, tant le plancher a été usé par des traces de pas innombrables. Les marches de l'escalier sont peu élevées, de sorte qu'on accède sans peine aux six ou sept étages, jusqu'aux greniers.

Ces greniers sont immenses et vides, eux aussi. Sous les faîtures du toit, des poutres ont été peintes, que rongent aujourd'hui les termites. Le silence est à l'intérieur des murs, massif. De la ville autour de nous vient le bourdonnement étouffé des voitures, le couinement des enfants du lycée tout proche. Ce grenier est une caisse de résonance. J'entends même le chuchotement, en bas, de nombreuses jeunes filles, toutes vêtues de tabliers bleus, qui s'affairent, dans une cour pavée, à des jeux que je ne connais pas.

Je sais bien que si je pouvais me retrouver dans ce dédale, je découvrirais des choses importantes me concernant, et que peut-être j'échapperais à cette anxiété qui me force à cavaler dans ces couloirs blancs et ce vide trop élégant. Mais le brouhaha des filles, en bas (devant lesquelles je vais devoir passer en sortant), le doux halètement de la ville — ma ville, La Rochelle — me retiennent dans les combles.

Dans les greniers, mon père élève des pigeons. Ce sont des oiseaux lourds. Les uns sont bleus, les autres d'une belle couleur feu qui, je ne sais pourquoi, me ravit. Quelques-uns ont un collier de plumes sombres. Quand on entre dans les cinq ou six salles où ils gîtent, on marche sur une couche

épaisse de fiente. Ça craque sous les pieds. Ça donne une émotion réconfortante.

Mon père entretient ces oiseaux qui volètent maladroitement avec beaucoup de colère quand on pénètre dans la pièce sans qu'ils s'y attendent. Les fenêtres sont d'ailleurs grandes ouvertes, et les pigeons peuvent, s'ils le veulent, s'échapper. Ils le font rarement, ou pour aller chercher des vers et des insectes dans les parcs. Ils reviennent aussitôt, parce que leurs petits sont là, dans de vieilles boîtes de biscuits « Lu ».

Ces boîtes sont en fer, encore recouvertes du papier qui les décore. On y voit le dessin jauni de l'usine de Nantes où sont confectionnés ces biscuits secs : une tour et une bâtisse en brique que j'ai réellement vues plus tard avec une surprise indignée, parce que les bombardements de la guerre les avaient épargnées.

D'autre part, tous ces pigeons sont bagués. Mon père les élève afin qu'ils réalisent des performances : à certaine saison de l'année, on les emmène dans des paniers d'osier, on les lâche par la vitre d'un train en marche, par exemple, ou d'un bateau de pêche, en mer. Ils reviennent. Mon père éclate alors d'un rire sonore et montre une bouche trop rouge au milieu de sa barbe noire.

Ces greniers sont envahis par le volètement maladroit des gros pigeons. Je m'assieds là, par terre, les genoux repliés. J'attends que se passe quelque chose. Je sais qu'une chose doit se produire. J'ignore laquelle. Je l'espère et je la redoute. Mon anxiété est une chute libre à l'intérieur de moi-même. Et la voix accompagnatrice me répète qu'il faut « avoir lu tous ces livres jetés en désordre ».

Quand je suis las d'attendre dans la vague agitation des plumes et des caquètements, je grimpe à la tour qui surmonte l'immeuble. Je suis seul à monter par cet escalier à vis qui débouche sur une terrasse éventée, et là, seulement, mon anxiété s'apaise, mais je sais que je vais la retrouver à la descente. La ville est tout autour, tapie ou embusquée, je ne sais plus, avec ses toits en brique rousse et quantité de tours, ses arbres de jardins clos. Le port est une chose épaisse, là-bas, qui ferme la mer. Au-delà, de tous les côtés, la campagne avec des bosquets et des villages. La mer fait basculer l'horizon.

La voix me suggère de descendre. Mais je suis déjà descendu dans l'escalier. En bas, dans une pièce voûtée, ma mère est installée devant deux grands bénitiers où des dauphins en pierre poursuivent une navigation immobile. Elle ne parle pas. Je ne lui parle pas. Il ne faut plus parler. D'énormes barreaux ferment les fenêtres. Ma mère ne sourit pas. Le livre jaune et cartonné de Rousseau est là, sur le bénitier où la bouche des poissons ne crache plus d'eau.

Je dois parcourir encore un immense couloir et affronter en face, sur un perron, les regards de trois cents à quatre cents jeunes filles, en rangs serrés, immobiles...

1921. La Rochelle. Quartier de l'ancien bastion Jéricho, un des hauts lieux de la résistance au pouvoir monarchique durant le siège de 1628.

« Au jour de ta naissance, Jupiter se trouvait à

trois degrés des Poissons, signe zodiacal qui te confère un caractère conciliant, généreux, un esprit réceptif, etc. Le docteur a eu beaucoup de peine à te sortir du néant, à moitié étouffé par ce sacré cordon autour du cou... Dans mes bras, quelques jours plus tard, dans le jardin ensoleillé, j'essayais de comparer le bleu de tes yeux avec le bleu du ciel. » C'est la dernière lettre que m'ait écrite mon père, deux mois avant sa mort, pour l'anniversaire de mes cinquante ans.

1923. On se transporte près du port, rue Saint-Léonard, dans une maison qui m'est restée.

Je suis de la hauteur d'une grosse table Henri III aux arêtes pointues. Je me cogne violemment et j'en porte encore la trace au front. Quarante-cinq ans plus tard, à la mort de mon père, cette table, je l'expédie sur-le-champ à la salle des ventes.

Le gisement premier est double : la famille Auger, celle de mon père, vient de Vendée et du bocage. Celle de ma mère, les Duvignaud, des bords de la Seudre et du marais.

Mon grand-père Auger a été instituteur en Vendée aux débuts de l'« instruction publique ». Avant lui, ses ancêtres se sont battus contre les notables et pour la terre. Il sera le premier à se battre pour une idée.

En remontant, on arrive au Champiou, à la frontière du bocage et de la plaine. Metayer, Bardreau, Bodin, Auger sont nés sur ce sol de cendre où

brûla à la fin de l'Empire romain un camp militaire de barbares, peut-être convertis au christianisme. D'où ce nom de *Campus pius*, de Champiou. Ces soldats devaient être des nomades venus de la steppe, si j'en juge par les hautes pommettes et la forme du crâne dans ma famille.

Le nom d'« Auger » veut dire en vieux français *aldigarius*, le lanceur de javelot. Piétaille combattante. Fantassins que nous sommes restés. Gens de campagne et de guerre. Mais la guerre, c'est la campagne, comme le dit le mot. Personne n'a levé la tête avant la Révolution.

La ferme est là au bord de ce qui reste du camp romain : trois fossés carrés creusés à l'intérieur les uns des autres. Le fossé, empli d'eau couverte de lentilles, est bordé de saules têtards et de peupliers. Quantité d'oiseaux habitent ces feuillages que brasse le vent de la plaine. La terre est de la cendre et tout ce qu'on y sème pousse abondamment. Il y avait un château au milieu du camp dont devait dépendre la ferme du Champiou. C'est maintenant une laide bâtisse crépie, couverte d'ardoises, chose rare en la région. Le genre des maisons « nobles » construites après la Restauration, en réparation des dommages causés aux notables de l'Ancien Régime, avec l'argent du « milliard des émigrés ».

La ferme est là, immuable. Une longue construction à ras de terre, sans étages, couverte de tuiles. Mais j'y ai vu du chaume dans mon enfance. A côté, il y a le « paillé », et c'est le nom qu'on donne aux meules. Les écuries jouxtent les chambres où fument d'immenses cheminées. La chaleur des bêtes, l'hiver, à travers la cloison, permet d'économiser le bois.

La campagne française est une archéologie vivante. J'ai appris à déchiffrer un paysage avec mon grand-père au cours d'interminables promenades à travers les « mottes », qui sont des terres de marais entourées de canaux, et qui ont été faites, sans doute à l'imitation des polders, lorsque les Hollandais sont venus rédimer le marais de l'Ouest.

Les tracés, les parcours, les maisons, la terre possédée, les « communaux » s'inscrivent ici dans une durée qui résiste à l'événement politique. Et qui n'a connu que deux ruptures, durant la période récente : celle de la Révolution, celle de l'électricité en 1890. Il suffit d'examiner cette terre pour y trouver, non l'histoire, mais une organisation appliquée et lente de l'espace. Le travail se cristallise dans le paysage.

Ont-ils jamais participé à l'Histoire, ces paysans ? Ils ont ressassé le vieux geste de l'extraction. Archéologie vivante où la pensée chemine lentement, cherche ses mots, se perd, s'égare, avant de s'illuminer de quelques mots violents — ceux qu'on trouve dans les « cahiers de doléances » de 89. La ville, la nation — ces gens l'ignorent ou la craignent. S'ils sont dépendants de maîtres invisibles, hobereaux de village, notables d'Eglise ou guerriers, ils appartiennent d'abord à cet espace : ils le travaillent, ils le parcourent en d'interminables balades pour aller voir un cousin, rappeler un ancien dû, obtenir d'un maître un délai pour des dettes ou des « obligations » dont ils ne comprennent pas le sens.

La plus vieille dette : celle du paysan qui attend que la terre reproduise ce qu'il y a semé — vis-à-vis de celui qui le protège. Echange du pain contre le sang, de la paix contre la nourriture. Vieux droit effacé aux alentours du XIIIe siècle, au moment où

se cristallise une « noblesse » qui transforme la protection en devoirs, en contraintes écrites et enfouies dans une armoire, le « terrier ». On ne sait ce qui sortira de ce « terrier » — quelque devoir oublié, quelque contrainte pesant sur un « alleu » et qui a remplacé le service rendu par la redevance en argent. Archéologie qui façonne encore nos mentalités.

Certains paysans du Champiou voyagent. Du moins, pour gagner quelques sous, s'arracher au travail de la terre et « voir du pays » se sont-ils faits transporteurs de pierres. Ces pierres sont extraites d'immenses carrières creusées dans la plaine et traînées vers les villes. Les villes engloutissent cette matière dont on fait les maisons, les ports, les remparts, les églises.

Comment les paysans n'auraient-ils pas eu le sentiment très vif que les villes sont construites avec des morceaux de la campagne, et que des parasites y prolifèrent ? Les gens du Champiou ont poussé les bœufs qui traînent moellons et pierres meulières, jour et nuit, interminablement, pour construire les hôtels de Nantes où vont s'installer les trafiquants d'esclaves, les remparts de La Rochelle, les églises de Saintes, les pavés de Rochefort. Pierres de terre et de plaine. Pierres de corvées et de salaires. Transports sans fin, sur des ornières qui, peu à peu, font les routes.

La nuit est peuplée du bruit de ces charrois immenses. Les paysans voyageurs entraînent les bœufs. Ils chantent pour les pousser à tirer. On dit ici qu'ils « pibolent », et c'est un chant alterné, entrecoupé de roulades comme les tyroliennes. La nuit, dit mon grand-père, dans son enfance, on était éveillé par ces chants interminables qui montaient et

disparaissaient dans un silence en marche. On se retournait dans son lit. On regardait, dans la cheminée, les dernières braises dans la cendre. L'espace, soudain, envahissait la chambre : « Ce sont les « bocains » qui passent. »

C'est travail de « bocain ». Je suis un « bocain », homme des taillis et des marais, des mottes et des « communaux », terre noire habitée d'innombrables bêtes, de blaireaux, de renards, d'oiseaux qui s'envolent en tornades. J'ai appris là à déchiffrer ces « choses qui sont maintenant du passé » et qui tardent à disparaître, parce qu'elles ne sont pas inscrites dans la périssable mémoire des hommes, mais dans la terre.

Mon grand-père m'a initié à cette remémoration anonyme. Il ne disait jamais « je » et toujours « nous ». Auprès de lui, j'ai pris le dégoût du « moi » et des complaisances qui l'accompagnent. La commune préhistoire des campagnes m'a envahi avant que je ne me préoccupe de moi-même. Peut-être aurais-je dû rester au milieu des saules et des canards sauvages... Rousseau a regretté Genève. J'ai regretté les cendres de mon camp romain. Et si j'ai compris quelque chose aux paysans de Chebika, aux confins de la steppe et du Sahara, c'est aux gens du Champiou que je le dois...

Le notable s'abrite derrière l'écriture. Il excipe de droits et d'obligations qui « ont été » écrits en des temps anciens et qui dorment immobiles dans le grimoire d'un texte. Le discours écrit n'est pas naturel à l'homme. L'Afrique l'ignore, qui a trouvé d'autres formes d'expression. On devrait entrepren-

dre l'histoire de la domination du monde par l'écriture.

Je paie encore, chaque année, un impôt pour quelques acres de marais et de taillis dans la région de Nalliers, au milieu du bocage. Cet impôt prolonge une redevance séculaire. Il se nomme encore le péage du « canal des Cinq Abbés », lequel existe toujours : on le traverse entre Chaillé et Marans. Ces « cinq abbés » ont été sans doute les suzerains de mes ancêtres. Nous dépendions d'un gros monastère, drainant au cours des siècles les productions du pays.

Mais ce droit est écrit. Consigné dans un texte. Enclos dans un papier. Marc Bloch parle de ces « chefferies villageoises » qui, au cours du temps, avant le XIIIe siècle, engendrèrent des seigneuries. Ces seigneuries naquirent de l'établissement de paysans riches dont la métamorphose en rentiers de la terre et de groupes de « tenures » fit des notables. Gens de guerre ou de prière, c'est pour le paysan « tout comme » ! Du moins, leur pouvoir séculaire repose-t-il sur l'immobile écriture et le respect du contrat consigné sur le parchemin ou le papier.

Ecrire, c'est résister au temps. C'est maintenir magiquement des obligations souvent incompréhensibles pour celui qui ne sait pas manier les signes ni construire le discours. On l'a dit : l'écriture est un instrument de domination, et la paysannerie a été dominée par l'écriture, la jalouse possession d'un instrument qui oppose au travail et à la pratique vivante l'exacte immobilité de l'engagement immobile. Le Malin n'emporte-t-il pas les « âmes » de ceux qui ont imprudemment signé leur nom sur un pacte satanique ?

Voilà pourquoi les « cahiers de doléances » de 89

réparent une injustice séculaire : le paysan sans écriture entre dans l'écriture et le discours politique. On rétablit ainsi le courant coupé entre la vie rurale et la justice — fût-elle représentée par le pouvoir abstrait et lointain de celui qu'on appelait encore autour de moi le « roué ». Dictés à des clercs plus ou moins fiables, ces « cahiers » réalisent une activité contestée depuis des siècles : celle du droit d'exister malgré l'écriture — chose de maîtres et d'élite !

Parvenir à l'écriture, quelle révolution ! Et que suit celle qui donne au paysan le droit à la terre. La disposition des biens du clergé, l'abandon des privilèges seraient abstractions si elles ne se cristallisaient pas en actes de vie. Dénomination des hommes et prise de possession de l'étendue : la Révolution *nomme* le droit, mais le droit de posséder existe *avant* la dénomination, et bien avant le discours. Quelle naïveté de faire du discours un être « en soi » ! L'existence est plus vaste que l'écriture.

Possession de la terre. La Révolution est là : possession de la terre par le paysan et possession de l'écriture — surtout juridique — par l'homme, par « tout homme ». Le plus ancien des papiers de famille que ma femme ait retrouvé concerne Pierre-Jean Metayer — un nom du Champiou —, ouvrier journalier, et datant de l'an VI de la Révolution. Ce Metayer a quitté la ferme à la faveur des troubles pour un gros bourg des confins du marais et de la mer dont il porte le nom, Marans. Ouvrier journalier, ça veut dire qu'il ne possède rien, qu'il est au plus bas de l'échelle.

Que sais-je de lui ? Il habite la « cabane de la Grande Brune » et il fait rédiger — écrire ! — par un homme de loi, comme la République lui en donne la

licence, l'inventaire de ce dont il dispose. Bilan miteux : une « mauvaise » table, un buffet, du linge, une pendule, des vêtements de travail.

Ce bilan enregistré est un acte de révolution. Le notable n'est plus seul à disposer de l'écriture et du droit d'exister. Cette écriture qui a justifié le droit de possession de la noblesse de guerre ou de robe depuis cinq siècles. Les choses sont triviales, plus belles parce qu'elles sont simples : l'homme de la terre jouit de la capacité jusque-là insoupçonnée de disposer de ce qu'il possède, et de le consigner dans un texte.

Pouvoir misérable. Pouvoir qui a soutenu la République. Que nul n'a mis en cause, ni Bonaparte ni les rois. Le Metayer qui a établi légalement la possession de ses hardes, tout ce qu'il a « mis de côté », il passe une frontière : nous l'avons tous passée derrière lui. Que serais-je sans ce bonhomme, ce « bouseux » ?

On trouve dans la descendance de ce journalier des tanneurs, des boulangers, des meuniers, tous installés dans ces confins que ma famille maternelle ne quitte guère, entre Nalliers, Chailler et Mouzeuil. Tous des noms de basse latinité : on en lit les traces dans les cimetières ou sur la façade des églises. Ces églises romanes enterrées dans le sol, martelées par les guerres de religion, tapies dans la plaine entre des bouquets de trembles et que protègent des évêques en pierre avec leurs bâtons mérovingiens. Elles sont consacrées à des patrons archéologiques : saint Eloi, sainte Gemme, saint Aubin.

On suit le cheminement des générations anonymes. La paysannerie se mêle d'artisanat : alliance du four ou du moulin et de la vigne ou du blé. Quelque

chose suit son cours, et c'est la longue marche du paysan à l'intellectuel...

Le moulin. J'ai passé des heures d'enfant dans celui du cousin Bodin qu'on voit encore sur la route de Nalliers à Luçon, sur la droite, maintenant privé de ses ailes.

Pièce ronde dont les moellons abritent des araignées calmes. Une obscurité tiède dessine des treuils, des engrenages. De la terre battue, couverte d'une couche de grains et de paille monte l'odeur aigre du pissat ou de la moisissure.

Le moulin est un bateau : il tire le vent. Ses voiles tournent. Il transforme la force de l'air en travail, non en déplacement. Il fait du surplace. Le vent est autour de lui qui frissonne et chuchote avec de grands battements glissants.

Mais le moulin mâche et digère. Il est aussi un noyau dur et vivant qui se concentre et déglutit. On lui apporte le blé, il le concasse : le vent devient farine. La transformation s'opère dans ces meules dont la rotation écrase le temps : dans ce ressassement, c'est la durée qui s'efface. Le travail se fait dans la conversion du vent par les ailes et de la rotation des ailes par l'axe qui traverse de part en part la pièce ronde.

On s'assied sur le sol, on regarde le mouvement des meules. La farine, au courant d'air, se disperse un peu partout. Il y a des sacs entassés et du son en vrac. La plaine converge ici avec des charrois tirés par des percherons ou de petits ânes au pas sec. Le moulin est le centre, le Cyclope de l'étendue cultivée.

Celui qui est assis là est « massé » par cette

mastication inlassable, appliquée. Respiration régulière qu'entretient le froissement des ailes, le grincement d'un essieu. Ces moulins ont été construits après la Révolution. Ils appartiennent au village. Ils traitent un blé que le marché emporte. Voici cent ans, quand vivaient encore des gens qui avaient connu l'Ancien Régime, posséder un moulin c'était une victoire.

Ma mère, les Duvignaud, c'est le vignoble et l'Océan. J'ai pris ce nom pour écrire, pour m'abriter peut-être. Ce mot m'attirait comme les treilles rousses de l'arrière-saison et les barriques aux odeurs fortes...

La famille vint de Mornag, un village sur la Seudre, au sud de Rochefort et non loin de Saint-Jean-d'Angély. Pays romain et roman. Terre des guerres de Religion où guerroya Agrippa d'Aubigné. Des bois abritent des maisons souvent construites avec des ruines d'aqueduc ou de cirque. Plus loin la plaine s'évase en parcs à huîtres, en marais salants où des vaches beuglent à la brume de mer.

On trouve ici des vignerons, bien sûr, comme le dit notre nom, des boulangers, des marins. Métiers inséparables dans ces grandes étendues vaseuses où les embouchures des fleuves sont des deltas plantés d'innombrables piquets. Ces bois apparaissent à la marée basse et servent à l'élevage des huîtres. Sur les terre-pleins, des maisons en planches où l'on fait le tri des coquillages paraissent naviguer à la dérive. La terre est grise et violette, se confond avec les boues. Paysage d'une certaine tristesse que je n'ai revu qu'en Asie.

J'ai un daguerréotype de ma grand-mère Adélaïde et de son père. Elle va sur ses seize ans. Elle est d'une beauté saisissante, indignée, dirait-on, d'être belle, avec une moue dédaigneuse de fille sensuelle. Le bonhomme la tient par les épaules. Lui, c'est une tête noiraude de flibustier ou de frère de la côte, une gueule façonnée d'angles qui partent dans tous les sens et pourvue d'un grand nez — que j'ai gardé. Des yeux luisants, rusés. Il ne s'est pas noyé dans la terre comme les gens du Champiou, il est allé de l'avant.

Je ne sais rien de ce forban attendri par sa fille. Il avait un peu de terre, et il était marin. On en parlait en souriant. Avait-il été un peu contrebandier ? Quand ma grand-mère est née, vers 1840, la jeunesse de son père se situait trente ans plus tôt, et la « course » n'était pas loin. Ces côtes étaient encore presque sauvages. Les navires remontaient le cours de la Charente jusqu'à Port-d'Enveau, à cause des corvettes anglaises.

La mère de ce gaillard s'appelait Nadaud et son frère à elle était navigateur au long cours. On ne pratiquait pas encore le trafic du cap Horn qui amenait le charbon anglais sur la côte californienne par le détroit de Magellan. On allait dans le Pacifique. Un jour, le bateau de mon arrière-cousin a fait naufrage. Il a échoué seul sur une île où vivaient des sauvages.

On l'attendait à Mornag. La grande sorcellerie n'a jamais cessé dans les campagnes, malgré l'Inquisition, le rationalisme, le papisme ou l'évangélisme. Le courant souterrain est plus profond, et l'on n'a pas perdu le goût de maîtriser ces forces que la société prête à la nature. On fit ainsi « parler » un